

Martin Ayebe

Alerte à Bidorno



Préface

Il n'était que cinq heures lorsqu'une file de voiture se pointa devant le portail de l'Inof Center : Un imposant immeuble abritant les services du centre de recherche nigérian. Les gardiens de l'immeubles étaient bien surprit de voir leur patrons, bénéficiant souvent d'une grande marge de retard, se pointer si tôt. Cependant, ils se gardaient de poser des questions. Ils n'étaient que payer pour ouvrir le portail à tous ceux qui possédaient un laissez-passer. Lequel était l'empreinte que lisait un scanner après qu'on y ait déposé sa main droite. En matière de sécurité, les patrons d'Inof Center ne tergiversaient pas.

Dans la grande et spacieuse salle de réunion, les membres du conseil d'administration prirent place, l'allure paresseuse, pourtant inquiète. Ils avaient été réveillés par leur « source ». Laquelle disait avoir une information qui menaçait l'avenir du centre. Il avait été décidé par le président du conseil d'administration que la réunion devait immédiatement avoir lieu sans plus attendre. C'était un moment décisif. Peut-être l'occasion de se faire un

renom mondial, si tout marchait. Au cas contraire, c'était la fermeture assuré avec des risques de poursuites judiciaires sur le plan international pour « crime contre l'humanité ». Il fallait prendre une décision. Une décision radicale.

Cela faisait longtemps qu'ils attendaient, dans la crainte et avec impatience, ce moment. Le moment ultime. Et voilà que quelque part dans le nord du Cameroun, à tout hasard, il naissait enfin une lueur d'espoir. Il était primordiale de l'entretenir afin que le fruit de tant d'années de travail ne disparaisse en une fraction de seconde. Entraînant dans sa chute, tous les dirigeants d'Inof Center. Pour cela les patrons du Centre étaient prêts à tout. Ils avaient d'ailleurs fait appel à leur meilleur élément.

Première Partie

Chapitre premier

Lynda Bragto avait hâte d'arriver à destination. Pourtant elle avait peur de ce qu'elle pouvait « trouver » une fois arrivée. Elle avait hâte d'embrasser sa famille. Cependant, elle avait peur que cela ne soit possible. Par conséquent, elle souhaitait aussi de ne jamais arriver.

Ces sentiments contradictoires lui faisaient souffrir davantage. Elle savait tout de même qu'il y avait espoir. Sinon, elle ne serait pas en train d'aller à Bidorno. Vrai que c'était dans ce petit village qu'elle avait vu le jour 26 ans plus tôt. C'était là qu'elle avait grandi, et c'est de là que le désir de servir la société, en se préoccupant de sa santé, lui était venu.

Bidorno, un petit village dans le nord du Cameroun, était aussi la destination qu'elle empruntait chaque grande vacance pour revoir ses parents. Mais cette fois, ce n'était pas encore les grandes vacances. Mais déjà, elle y allait. En plus, contrairement aux autres fois, elle n'y allait pas seule. Elle n'y allait pas non plus avec une famille à « elle » comme devait toujours l'espérer ses parents.

En effet, elle savait que ses parents, même si jamais ils ne la lui faisaient remarquer, étaient déçus de toujours la voir arrivée toute seule.

Autrefois, elle trouvait cette attitude ridicule. Elle ne pensait pas que le bonheur dépendait aussi d'une famille fondée. Mais petit à petit, lorsque ses amies de l'université, ses camarades et collègues commencèrent à avoir d'autres obligations, les empêchant de se rencontrer comme avant, elle se sentit de plus en plus seule et dû reconnaître ce que prophétisait la tradition de son village. L'amour ne se trouvait cependant pas dans toutes les rues. Sans oublier que son métier lui laissait très peu de temps. Tout juste le temps d'avoir garé la voiture dans le garage de son immeuble. Après une nuit blanche à BOGNOL, le centre de recherche médicale où elle travaillait.

Non. Cette fois Lynda n'était pas seule. Elle était en compagnie d'une dizaine de personne. Sans oublier que d'autres les avaient précédés, et d'autres encore arriveraient après eux. Jamais Bidorno n'avait reçu autant de visiteur. Il ne s'agissait pas bien entendu des personnes appartenant aux mêmes corps de métier. En plus des scientifiques, il y avait déjà un grand nombre d'infirmier sur le terrain. Les forces armées aussi étaient présentes. Et comme il fallait s'y attendre, toute une foule de journaliste qui avait même déjà installé leur camp à eux dans les environs de Bidorno. Etant donné que le village était dépourvu d'auberge et très éloigné de la première auberge la plus rudimentaire fut-elle.

En plus, Bidorno était mis en quarantaine et malgré l'interdiction aux civils d'y pénétrer, certains journalistes qui ne devaient pas se considérer comme tels, parvenaient à se substituer aux infirmiers alors bien équipés pour la

circonstance. Les chaînes de télévision et de radio avaient par conséquent de nouvelles informations toutes les minutes. Ce qui faisait enrager les autorités gouvernementales qui n'avaient pu étouffer l'affaire.

Les journalistes en effet avaient été alertés les premiers. Ils avaient eu une avance d'une bonne trentaine de minutes avant que les autorités locales, soit du chef-lieu d'arrondissement situé à une bonne trentaine de kilomètre ne soient même seulement informées. Ces derniers avaient eu l'excuse que des journalistes étaient dans la zone pour réaliser un documentaire. Comme il fallait s'y attendre, tous les premiers journalistes arrivés sur le terrain et même les autorités locales avaient aussi été mis en quarantaine. Bien entendu, les informations qu'ils possédaient n'avaient pu être mises en quarantaine.

Les médecins généralistes avaient trouvés ce cas au-dessus de leur compétence. D'après eux, c'était une épidémie inconnue jusque-là. Ce fut la raison pour laquelle l'on fit appel au laboratoire de recherche médicale Bognol où travaillait Lynda. Cette dernière eut vent de l'affaire avec une demi-dizaine d'heure de retard, alors que, quittant le laboratoire à bord de sa Renault, elle avait mis le poste radio. Elle avait eu un pincement au cœur à l'annonce de cette triste nouvelle. Elle aurait tout de suite appelée ses parents si seulement Bidorno était couvert par le réseau. Elle refusait de croire à cela, cependant que la radio continuait de la lui confirmer.

Une fois au garage de son immeuble, son portable sonna. Qui d'autre que le Labo ? Elle n'avait pratiquement plus d'amie qui l'appelait, mais qui attendait d'être appelée. Car, elle était rarement joignable. Elle ne laissait jamais son

portable la déranger. Lorsqu'elle allait au Labo, elle le laissait dans sa voiture. Les premières années elle y trouvait souvent de nombreux appels manqués, des messages écrits ou vocaux. Elle se dépêchait alors de répondre à l'une ou deux d'entre eux. Ce qui était déjà un calvaire. Puis avec le temps, ces messages devinrent de plus en plus rare, si bien que ses amis et elle, lorsque l'une ou l'autre appelait, notamment au fixe dans son appartement, elles prenaient du temps pour se présenter.

Lynda devait aussitôt se préparer pour le départ. Elle faisait partir de l'équipe de scientifique qui descendait sur le terrain. Ce qui confirmait les dires des journalistes. C'était une affaire d'une grande importance, au-dessus des compétences des infirmiers. Leur présence n'était cependant pas à négliger. Car elle seule suffisait à rassurer les populations.

Cependant, d'habitude, l'on prélevait des fragments à analyser pour les envoyer au laboratoire. Si donc l'on déplaçait plutôt le laboratoire même, c'est que l'épidémie devait avoir une grande envergure, si bien que l'on refusait de prendre le risque de transporter les germes responsables à travers le pays. Ceci malgré les précautions souvent prises pour le transport de tels éléments.

Lynda était montée dans son appartement. Au passage, elle pria le concierge de lui faire monter de quoi mettre dans la bouche. Ce dernier, avec sa femme, tenait un véritable restaurant privé qui desservait tous les habitants de l'immeuble qui, pour la plupart, avait un emploi de temps surchargé.

Lynda tenait à manger quelque chose non pas parce qu'elle en avait envie, mais parce que son corps, lui, en

avait besoin. Et puis elle savait que jamais elle n'arriverait à manger sur le terrain, avec toutes ces horreurs. Déjà petite, elle perdait l'appétit lorsqu'un de ses parents était seulement malade.

Son appartement comme toujours, lui semblait sinistre. Malgré qu'elle avait à mainte reprise fait appel à des maîtres décorateurs pour s'en occuper. Même les couleurs vives n'y faisaient rien. Son père lui aurait dit, si elle s'était plaint, que, seuls des enfants pourraient rendre son appartement et du coup sa vie moins sinistre. Par conséquent, elle refusait souvent de s'en plaindre. Elle aurait aimé qu'ils la rejoignent en ville, mais eux, ils trouvaient que leurs places n'y étaient pas. Ils trouvaient qu'elle avait sa vie à elle désormais et qu'ils ne devaient pas être un « obstacle » à son bonheur. Ces propos auraient été ridicules si Lynda ne savait à quoi il faisait allusion.

Elle était sous la douche lorsque l'on frappa à la porte du salon.

– Votre repas, Lynda. C'était la femme du concierge. Une brave femme.

– Merci Berthe. Posez dans la salle à manger s'il vous plaît. Dit Lynda depuis le fond de sa baignoire verte. Elle en était à sa sixième couleur. Au départ, elle avait optée pour une blanche comme le décor dans la salle de bain. Mais le blanc lui rappelait trop son travail ; le rouge non plus et pire, l'horreur, ce qui faisait aussi partie de son boulot. Le jaune lui semblait trop solennel tandis que le Marron lui rappelait les cimetières et tout le champ lexical s'y rapportant. Avec le bleu, elle avait toujours l'impression de se noyer en plein océan. Elle rêvait d'essayer avec le noir, car déjà ce vert, des fois, lui faisait la désagréable sensation d'être pris dans les

algues. Tandis que le noir, comme on le lui avait conseillé, était moins voyant. Cependant à la seule évocation de cette couleur, elle avait la frousse.

Lynda quitta la douche ; elle se prépara ou plutôt prépara une petite valise. Elle y fourra quelques vêtements et un peu de nécessaire. Après quoi, elle passa à table. A la seule vue du poulet rôti, elle perdit l'appétit avant même d'avoir entamé son repas. Pire, elle ressentait un vif dégoût.

Elle qui avait cru pouvoir surpasser ses instincts, mais c'était sans compter qu'ils la connaissaient depuis toujours. En effet, depuis son entrée dans l'appartement, elle avait fait l'effort de ne plus penser à son travail ni à Bidorno afin de ne pas perdre l'appétit. Mais d'avance, son appétit était perdu.

II

L'hélicoptère de service était prêt pour le départ lorsque Lynda gara dans le parking du Bognol Center. Toute l'équipe était déjà présente. Quatre scientifiques dont elle, et six assistants hautement qualifiés, car le centre ne recrutait pas n'importe qui. Les assistants en question préparaient le matériel, tandis que les quatre scientifiques dépêchés recevaient les dernières et éternelles consignes des patrons du centre. Des conseils qui ne concernaient que la bonne image qu'il fallait donner du centre. Quel autre conseil pouvaient-ils donner ? Aucun des patrons n'étaient scientifiques.

Le scientifique le plus haut gradé était tout juste le coordonnateur des chefs des différentes sessions : Barpé Nicolas, un septuagénaire, bien aimée par le personnel à qui il rendait la pareille. Il devait avoir du mal à tenir tête aux littéraires et financier de la direction. Il aimait son travail et avait un penchant pour Lynda qui lui avait séduit par son dévouement. Il s'était personnellement chargé de sa formation lorsqu'elle était arrivée comme assistante et lui avait fait dons des secrets du milieu.

Lynda le considérait comme un deuxième père, ce qui pour lui était le plus beau des cadeaux. Car, malgré son succès dans la vie intellectuelle, sa femme ne pouvait lui donner un enfant. Il faisait partie des scientifiques qui allait pour Bidorno. Les deux autres scientifiques tout comme Lynda, appartenaient à la section de recherche sur la détection de nouveau vecteur. Barga Daniel, dans la quarantaine travaillait pour le centre depuis bien longtemps. Ce dernier était plutôt furieux. Il avait prit ses congés deux jours plus tôt et préparait encore seulement son voyage pour la côte. Il n'était pas marié et n'en souffrait cependant pas. Il avait un grands succès auprès des femmes. Toutefois, ses qualités assez recherchées au centre ne lui permettez pas toujours de satisfaire ses désirs.

Dink pierre, vingt-huit ans environ. Spécialiste en botanique était tout aussi dévoué à son travail. Il était lui aussi une tête importante pour le centre.

Dans l'hélicoptère, personne ne disait rien. Le professeur Barpé s'était endormi, tout comme Dink et cinq des assistants dont quatre hommes et une jeune femme. La sixième assistante, Doris lisait comme toujours. Lynda l'enviait. Elle se demandait bien comment elle s'y prenait pour accorder tant d'importance à la lecture. Vrai qu'autrefois, elle aussi était fan de lecture avant que son boulot ne lui permette plus de s'y accorder. Doris connaîtra-t-elle aussi cette situation ? Lynda souhaitait que non. Barga quant à lui, se balançait sur son siège, sûrement au rythme de la musique qu'il devait être en train d'écouter avec son casque sur la tête. Il avait sur ses cuisses, comme toujours, un roman policier. Jamais Lynda ne lui avait vu ouvrir l'un de ces romans. Une fois, il lui avait expliqué en

plaisantant que c'était pour faire bonne impression auprès des filles.

Lynda aurait, elle aussi, aimé dormir. Ne serait-ce que pendant la quarantaine de minutes que durerait le vol. Elle avait non seulement besoin de se reposer et aussi d'essayer de penser à autre chose. Mais ça n'était pas le cas. Elle avait peur et refusait de croire. Croire à la réalité. Elle s'était vivement opposée lorsque ses collègues avaient voulu mettre la télévision en marche, question d'être à la une. Ces derniers s'étaient montrés conciliants. En tant normal, elle ne ferait pas partie de cette équipe parce qu'elle était directement impliquée. Mais ses patrons la connaissaient assez pour s'avoir que d'une manière ou d'une autre, elle partirait même par ses propres moyens. Ils préféraient donc la devancer. Question d'avoir peut-être le dernier mot.

Dans quelques minutes ils devront être arrivés. Lynda essayait à travers le hublot de voir son village. Mais puisqu'il n'était pas en feu, aucun autre indice ne pouvait l'aider à se repérer. Elle se demandait où en était les statistiques. Toutes les trente minutes, un nouveau décès était annoncé. Même si les journalistes ne donnaient le signalement de la personne, Lynda préférait ne pas en entendre parler. Car chaque nouveau cas pouvait être celui d'un parent.

Le pilote se fit identifier à travers la radio chez les militaires qui s'occupaient de la sécurité de la zone. Il reçut le feu vert pour se déposer dans un hangar qui était aménagé à l'entrée du village pour la circonstance. Il était 4 heures du soir.

En dehors du hangar qui servait de parking à tous ceux qui se rendaient à Bidorno, on dénombrait

exactement trois camps dans lesquels étaient dressés des tentes. On rencontrait, partant du parking pour le village, le camp réservé au personnel de la santé, plutôt vaste. Dans ce dernier, des personnes en blouse allaient et venaient, rentraient et sortaient des tentes avec une allure plutôt pressés.

Les journalistes qui n'étaient pas les bienvenus, avaient formé leur camp sur le côté. Ce qui faisait que leur camp était si grand qu'il donnait en même tant sur le camp militaire et celui du personnel de santé. Il devait certainement avoir le camp le plus équipé en matière de télécommunication. Ce qui était justifié. On se serait cru sur une scène de tournage. Le tumulte qui y régnait était au-dessus de tout entendement. Cependant, malgré les hostilités fait par leurs deux voisins à leur égard, il ne se faisait pas prier pour y créer ce tumulte. Tandis que les uns chassaient les informations, d'autres filmaient le désordre que cela entraînait ; d'autres tenaient un micro et transmettaient les informations en direct dans leurs chaînes respectives.

Plus loin à l'entrée du village, il y avait un véritable camp mixte en forme de contrôle. Les militaires y étaient vêtus de combinaison efficace pour faire face à une quelconque contamination. Ils régulaient les allées et venues des personnes qui étaient autorisées à entrer dans le camp et prévenaient une éventuelle débandade du côté des villageois. Les journalistes équipés de la même façon, filmaient ce qui se passait tandis que d'autres forçaient le passage, se substituant aux infirmiers. Des médecins entraient et sortaient du village avec le même équipement. Aussitôt qu'ils arrivaient au contrôle à leur sortie, on les

stérilisait avec de grosses pompes reliées à une voiture de pompier.

Lynda était parvenue à éviter les journalistes qui avaient eu vent de leur arrivée. Sans attendre les consignes du chef d'équipe, le professeur Barpé, elle avait enfilé sa combinaison et se préparait à quitter le camp.

– Vous savez que vous ne pourriez pas pénétrer sans laissez-passer. Lui informa le professeur qui fit irruption dans la tente qu'elle avait emprunté à une infirmière pour se changer ; Tu n'as pas besoin de te précipiter Lynda. Poursuivit le professeur ; Je sais ce que tu dois ressentir. Mais, pour mener à bien notre mission, nous devons être ordonnés. Prenez vos affaires et rejoignez les tentes que nous avons installées.

Lynda ne se fit pas prier. Après tout, le professeur avait raison. Même s'il n'avait pas totalement exprimé sa pensée, elle avait tout de même lue en lui comme s'il avait voulu lui dire qu'à ce qui pouvait être arrivé à sa famille, elle ne pourrait rien y changer. En tout cas, pas dans la précipitation. A l'extérieur, le professeur Barpé s'entretenait avec le secrétaire au ministère de la santé publique. C'était ce dernier qui délivrait les laissez-passer. Du moins pour le personnel soignant.

Lynda repéra la grande tente verte portant l'effigie du centre. C'était là l'occasion pour ses patrons de se faire la pub. Tous les organismes présents faisaient d'ailleurs la même chose. On reconnaissait les effigies d'importants organismes œuvrant pour la santé, parmi lesquels, la croix rouge camerounaise. Ce n'est que lorsque Lynda pénétra dans la tente qu'elle réalisa qu'elle pleurait. De longues gouttes de larmes dégoulinait sur ses joues. Seul Barga était dans la pièce

principale. Il se redressa à sa vue, fit un pas vers elle mais se ravisa. Soulagée, Lynda pénétra dans la pièce à sa gauche dont le rideau portait l'inscription « FEMME ». Elle y trouva les deux assistantes qui rangeaient leurs affaires en silence. Lynda respecta ce silence qui tombait bien et s'afféra elle aussi à ranger ses affaires.

– Mettez vos combinaisons, nous partons. Annonça le professeur Barpé qui venait de pénétrer dans la tente. Je dois admettre que nous allons en exploration. Ouvrez grand les yeux et chacun sera de retour dans une vingtaine de minute avec un indice que nous analyserons. Toi Dogmo, bien entendu, tu resteras préparer le dispositif informatique.

Lorsque Lynda pénétra dans le village, elle ne fit pas preuve de précipitation contrairement à ce qu'elle s'était attendue. Elle avait démontré sa hâte à ce que ce moment arrive. A présent qu'il était arrivé, elle le repoussait au maximum.

Le village était très calme. Il n'y avait personne en vu. Pas d'enfants en train de jouer dans la cour. Pas de femme en train de vaquer aux occupations ménagères. Pas d'hommes en train de se reposer sur les vérandas ou en train de jouer au « Songho » sous l'arbre d'un flamboyant. Tout était très sinistre. On ne percevait aucun bruit d'oiseaux, même dans le lointain. La nature entière semblait être en deuil. Seul les allées et venues des secouristes en combinaison, pénétrant et sortant de certaines cases animaient l'atmosphère. Ce qui la rendait sinistre. Jamais Lynda n'avait aperçu son village natal aussi triste.

– Vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

Lynda sursauta et se retourna. Dink était là face à elle.